

WILLIAM
BOYD

Trio

ROMAN

SEUIL

TRIO

WILLIAM BOYD

TRIO

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE)
PAR ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Pour les citations

Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*,
coll. « NRF Essais »,
© Éditions Gallimard, 1942

E. M. Forster, *Avec vue sur l'Arno*,
traduit de l'anglais par Charles Mauron,
coll. « Pavillons Poche »,
© Éditions Robert Laffont, 1947

Anton Tchekhov, *La Dame au petit chien et autres nouvelles*,
traduit du russe par Madeleine Durand et Édouard Parayre,
coll. « Folio classique »,
© Éditions Gallimard, 1999

Virginia Woolf, *Le Journal d'un écrivain*,
traduit de l'anglais par Germaine Beaumont,
© Éditions du Rocher, 1958

Titre original : *Trio*

Éditeur original : Viking/Penguin Random House, Londres

ISBN original : 9780241295953

© William Boyd, 2020

ISBN 978-2-02-147222-6

© Éditions du Seuil, mai 2021, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Susan

« Sous le voile du secret comme sous celui de la nuit, chacun dissimule sa vraie vie, celle qui présente le plus grand intérêt. »

Anton Tchekhov

« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. »

Albert Camus

DUPLICITÉ

Brighton, Angleterre, 1968

1

Elfrida Wing s'agita dans son lit, poussa un grognement et se retourna, encore assoupie, alors que la lumière du soleil rasant de ce matin d'été dessinait près de son oreiller un rectangle imparfait d'un doré acide sur le papier peint aux motifs vert olive. Tirée de son sommeil par cet objet lumineux qui progressait lentement vers elle sur le mur, elle ouvrit les yeux. Elle s'efforça d'accommoder et d'obliger son cerveau comateux à se mettre en route, à penser. Comme toujours au réveil, elle se sentait atrocement mal. Les dessins stylisés qu'elle avait sous les yeux lui apparurent comme de petites feuilles bien découpées. Ou des oiseaux ? Des silhouettes d'oiseaux ? Ou peut-être un mouchetage vert olive qui lui évoquait des feuilles et des oiseaux ?

Aucun intérêt. Feuilles, oiseaux, taches aléatoires... Quelle importance dans le grand ordonnancement des choses ? Elle s'extirpa du lit et enfila d'un geste apathique sa robe de chambre sur son pyjama. Essayant d'occulter la terrible migraine qui, maintenant qu'elle était debout, lui battait dans le crâne au point que ses yeux semblaient pulser en accord sympathique, elle descendit l'escalier d'un pas aussi furtif que

possible, grimaçant à chaque grincement, la main agrippée à la rampe. Puis elle se rappela que Reggie était parti depuis longtemps, dès l'aube, pour son lieu de tournage. Elle pouvait se détendre.

Elle s'immobilisa, toussa, lâcha un pet sonore, puis finit sa descente de l'escalier dans un raffut insouciant. Elle entra d'un pas résolu dans la cuisine, ouvrit à la volée la porte du réfrigérateur pour y prendre son jus d'orange, découpa la brique à l'aide d'une paire de ciseaux et s'en versa un verre avant d'aller chercher dans le placard à condiments la bouteille de vinaigre blanc Sarson's qu'elle rangeait derrière le paquet de sucre et d'en ajouter une généreuse rasade à son jus. Elle regrettait parfois que la vodka n'ait pas plus de goût, comme le gin, tout en reconnaissant que cette insipidité même était sa meilleure alliée. Un verre d'eau du robinet corsée à la vodka constituait son breuvage de choix quand Reggie se trouvait dans les parages. Heureusement, il ne s'interrogeait jamais sur sa soif presque constante ni sur le stock considérable de vinaigre blanc Sarson's que renfermait en permanence leur placard. Elle s'assit à la table de la cuisine pour écluser sa vodka-orange, puis s'en prépara une deuxième, ressentant les effets de l'alcool, le coup de fouet réconfortant. Sa migraine s'estompait déjà.

Le titre d'un roman lui vint impromptu à l'esprit sans qu'elle sache pourquoi : *L'Homme en zigzag*. Elle commença à visualiser la couverture. Une subtile utilisation des deux Z, peut-être des couleurs différentes pour le *zig* et le *zag*... Elle se resservit du jus d'orange et retourna au placard prendre le Sarson's pour en vider le fond dans son verre. Ne pas oublier d'en racheter une bouteille, se dit-elle. Ou deux. Elle trouva son carnet et y consigna le titre qui lui était venu. *L'Homme en zigzag*, d'Elfrida Wing. Elle avait noté des dizaines de titres de futurs

romans, constata-t-elle en feuilletant les pages : *L'Été des guêpes*, *Glaciale*, *L'Acrobate*, *Belle à tomber*, *Une semaine à Madrid*, *La Règle d'or*, *Funèbre Oraison*, *Jazz*, *Équinoxe de printemps*, *La Pensée positive*, *Frais Soleil*, *Mystère au village*, *Séparés*, *Entrée des artistes*, *De Berlin à Hambourg*, *L'Andain*, *La Faute d'azur*, *Bon Voyage*, *En chute libre...* Une litanie de titres de romans non écrits, auxquels elle pouvait maintenant ajouter *L'Homme en zigzag*. Le titre, c'était la partie facile. Écrire le roman constituait la véritable épreuve. Soudain déprimée, elle sirota son jus d'orange. Son précédent roman remontait à plus de dix ans, songea-t-elle avec nostalgie. *Le Spectacle permanent*, publié au printemps 1958. Dix longues années et pas un seul mot écrit depuis, hormis une liste de titres. Elle termina son verre en succombant à une sorte de torpeur qui lui fit monter les larmes aux yeux. Arrête de penser à ces satanés romans, se gronda-t-elle. Bois encore un coup, plutôt.

2

Talbot Kydd s'éveilla en sursaut. Dans son rêve, debout sur une vaste plage, il avait vu un jeune homme nu sortir des vaguelettes et le saluer de la main. Il s'assit dans son lit, encore à moitié endormi, encore dans des brumes oniriques, et redécouvrit son environnement. Mais oui, bien sûr, il était dans un hôtel, pas chez lui. Un énième hôtel. Il avait bien dû passer la moitié de sa vie dans des hôtels. Peu importait, d'ailleurs : la chambre était très grande et la salle de bains très fonctionnelle. C'était tout ce dont il avait besoin pendant son séjour. Et surtout, Londres n'était pas loin.

Il sortit les jambes de sous les draps, se leva lentement en clignant des yeux et se frotta le visage. Son réveil sonna. Six heures. Quel horaire absurde pour commencer sa journée ! songea-t-il, comme chaque fois que son métier impossible lui imposait ses exigences. Il s'étira pendant quelques secondes en levant les bras comme pour toucher le plafond, entendit avec satisfaction ses articulations craquer, puis se dirigea vers la salle de bains.

Tout en se prélassant dans les vapeurs de son bain, il repensa à son rêve. Rêve ou souvenir, d'ailleurs ? Plaisamment érotique,

en tout cas, et avec un homme jeune, pâle, bien découplé... Ou bien était-ce Kit, son frère ? Ou encore quelqu'un qu'il avait pris en photo, peut-être, l'un de ses modèles ? Il revoyait le corps, mais pas le visage. Il essaya de retrouver d'autres détails, mais les souvenirs du rêve ne se matérialisaient pas et le jeune homme restait obstinément flou. Attrayant, svelte, non identifiable.

Il se rase, s'habilla (costume anthracite de coupe classique, chemise blanche, cravate aux armes de l'East Sussex Light Infantry) et passa ses deux brosses dans les mèches presque blanches au-dessus de ses oreilles. Le plafonnier éclairait crûment son crâne constellé de taches de rousseur. « Chauve à vingt-cinq ans ? avait un jour remarqué son père. J'espère sincèrement que tu es bien mon fils. » Quelle vilaine remarque à faire à un jeune homme complexé par sa calvitie précoce ! songea Talbot en revoyant les cheveux drus et filasse du paternel, crantés à l'embusqué comme par une bourrasque. La gentillesse n'ayant jamais été le fort de Peverell Kydd, peut-être le sarcasme cachait-il un véritable doute...

Talbot descendit prendre son petit déjeuner en s'efforçant de chasser de son esprit les souvenirs de ce salopard. Peverell Kydd, mort depuis vingt ans maintenant. Tant mieux. Je l'emmerde à pied, à cheval et en voiture !

Étant donné l'heure très matinale, il avait la salle à manger du Grand Hotel presque à lui, avec pour seuls compagnons un couple d'un certain âge vêtu de tweed et un homme grassouillet aux cheveux jusqu'aux épaules qui fumait une cigarette. Talbot commanda et consumma son hareng saur habituel, but quatre tasses de thé, mangea deux tranches de pain de mie avec de la confiture de framboises, tout en regardant du coin de l'œil un parallélogramme de lumière sur la moquette bordeaux

se transformer lentement en un triangle isocèle. Une journée ensoleillée. Parfait pour Beachy Head.

Il avait presque fini sa cinquième tasse de thé lorsque son producteur exécutif, Joe Swire, arriva et commanda du café à la jolie serveuse qui avait une tache lie-de-vin sur la nuque. Pourquoi remarquait-il ce genre de défaut au lieu de se réjouir de la beauté naturelle de la jeune femme ? Et face à lui, Joe, un garçon avenant dont la beauté était gâchée par de mauvaises dents, crénelées et d'apparence fragile.

« Allez-y, faites-moi le topo, mais en douceur, dit Talbot alors que Joe consultait son planning du jour.

– Les Appleby ont repoussé.

– Tant mieux.

– Mais ils ont demandé un autre exemplaire du contrat de Troy.

– Pourquoi ? Ils en ont déjà un. Ils l'ont contresigné.

– Je n'en sais rien, patron. Et Tony est malade.

– Quel Tony ?

– Le chef op.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Un début de grippe.

– Encore ? Comment on va faire ?

– Frank le remplace.

– Frank ?

– Le caméraman.

– Ah oui, Frank. OK. Ça convient à RT ?

– Apparemment, oui. »

Ils poursuivirent ainsi leur examen du plan de travail pour anticiper les problèmes éventuels. Talbot avait conscience de se reposer par trop sur l'expertise de Joe pour garantir le bon déroulement du tournage. Lui-même n'aimait pas les tracasseries quotidiennes de la fabrication d'un film, il n'était pas

doué pour ça – et donc il engageait quelqu'un comme Joe pour endosser vaillamment le fardeau qui aurait dû être le sien. Talbot savait qu'il aurait dû faire des efforts et s'investir plus, par exemple mémoriser le nom des gens. C'était là un des plus sages conseils que lui avait donnés Peverell Kydd : si tu te rappelles leur nom et ce qu'ils font, ils te considéreront comme un dieu – ou du moins un demi-dieu. Mais Talbot rechignait à le suivre, comme la plupart des sages conseils prodigués par son père. Quoi que tu décides de faire dans la vie, mon garçon, évite à tout prix le cinéma, tu n'es absolument pas taillé pour ça, avait décrété son père. Résultat, il était devenu producteur de films, une douzaine déjà. Comme Peverell avant lui, à ceci près qu'il n'était pas une légende du cinéma, et certainement pas aussi riche que lui.

Talbot se carra sur son siège et poussa un soupir. Pourquoi se sentait-il amer et irascible, aujourd'hui ? Il faisait beau, ils étaient en semaine cinq, à peu près à la moitié du tournage, il y avait eu quelques crises, certes, mais rien de calamiteux. Il était suffisamment aisé, heureux en mariage, en bonne santé, avec de grands enfants qui réussissaient dans la vie, chacun à sa façon... Alors, qu'est-ce qui le tracassait ?

« Ça va, patron ? demanda Joe, comme s'il avait senti que l'humeur de Talbot s'assombrissait.

– Oui, oui. Pas de problème. On y va ? »

3

Anny Viklund s'éveilla et, comme chaque matin quand elle reprenait lentement ses esprits, se demanda si cette journée serait celle de sa mort. Pourquoi cette question morbide lui venait-elle en tête si vite chaque matin sans exception ? Pourquoi sa première pensée était-elle que cette journée qui commençait tout juste pourrait être sa dernière sur terre ? Débile. Arrête de te dire ça, pauvre idiot. Elle resta allongée encore quelques instants et se concentra, prenant enfin conscience de la présence du jeune homme profondément endormi à côté d'elle. Troy. Oui, bien sûr, Troy avait passé la nuit avec elle... Elle se frotta les yeux. Il avait été si attentionné et, au lit, si doué et énergique – exactement ce qu'elle recherchait, ce dont elle avait besoin.

Elle se glissa hors du lit et entra nue dans la salle de bains. Elle se regarda dans le miroir, toujours surprise de voir sa nouvelle coiffure, courte avec une petite frange, et sa teinture jais. Transformation radicale. Peut-être allait-elle la garder et ne plus jamais redevenir blonde. Elle alla uriner, se brossa les dents et retourna dans la chambre.

Assis sur le lit de son côté à elle, Troy passait les doigts dans ses épais cheveux bruns. Il sourit en la voyant entrer.

« C'était chouette hier soir, hein ? lança-t-il, à l'évidence content de lui.

– Tu trouves ? dit-elle en s'asseyant sur le lit, les genoux remontés contre sa poitrine.

– En tout cas, lui, il en redemande, plaisanta-t-il en désignant son érection matinale avant de se pencher pour embrasser le genou gauche d'Anny.

– On est attendus sur le plateau dans une heure. Ils te chercheront partout.

– Ah oui, merde, t'as raison, reconnut-il, les sourcils froncés, avant de baisser les yeux. Comment se fait-il que tes poils pubiens ne soient pas de la même couleur que tes cheveux ? »

Anny sourit. C'était le genre de question que Troy posait, découvrait-elle.

« J'ai les cheveux teints.

– Tu es blonde, alors ? J'aime bien.

– Ma famille vient de Suède.

– Mais tu es américaine, non ?

– Ça ne change pas mes origines. »

Il se leva et arpenta la suite en quête de ses vêtements.

« Il vaudrait mieux que je retourne à ma chambre », dit-il sans conviction.

Anny le regarda s'habiller. Il avait vingt-quatre ans, soit presque quatre de moins qu'elle. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait couché avec lui. J'ai couché avec trop de vieux, songea-t-elle. D'abord Mavrocordato, puis Cornell, puis Jacques... J'ai oublié ce que c'était de faire l'amour avec un jeune. Il était mignon, ce Troy, presque innocent – il croyait encore que la vie se résumait à une partie de plaisir. Elle baissa la tête et posa le front sur ses genoux, un mouvement qui lui

rappela aussitôt Jacques. Il disait toujours : le monde se compose de gens qui courbent l'échine et des autres. Où était-il, d'ailleurs ? À Paris ? Non, il avait parlé d'aller en Afrique rencontrer un président déchu en exil. Comment s'appelait-il déjà ? Ah oui, Nkrumah. Du Jacques tout craché. Un voyage en Afrique pour rencontrer un président – elle oubliait toujours à quel point Jacques était célèbre en France. Elle releva la tête. Troy était debout, vêtu de son jean et de sa veste en daim, à la contempler.

« Tu vas bien ? s'inquiéta-t-il.

– Oui, oui. J'ai adoré. Je suis très heureuse. »

Il s'assit sur le lit et l'embrassa.

« Comment va-t-on faire, Anny ?

– Nous ne devons en parler à personne. Personne ne doit savoir.

– Mais j'ai envie de te revoir, moi, et souvent, dit-il en lui effleurant la joue du bout des doigts. Tu es sensass, Anny. Je t'aime vraiment beaucoup. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi.

– D'accord, mais il faudra être très prudents. Discrets. Personne ne doit savoir. Personne ne doit deviner ou avoir des soupçons. Quand on sera sur le plateau, il faudra qu'on soit pro. Comme des amis, tu vois.

– Euh, ce sera un peu difficile, maintenant.

– Personne ne doit savoir, Troy. Ma vie est déjà trop compliquée.

– D'accord, concéda-t-il avec un haussement d'épaules. Comme tu voudras. On fera très attention. On est des acteurs, après tout. Enfin, surtout toi. Tu n'es pas mariée, si ? lança-t-il avec un regard inquisiteur.

– Je suis divorcée. Mais j'ai... un autre ami.

– En Amérique ?

– À Paris.

– Ah, alors ça va ! Loin des yeux, loin du cœur, comme on dit.

– Peut-être, mais présent dans les pensées. »

Elle l'attrapa par la nuque et l'attira vers elle pour l'embrasser goulûment. Puis ils s'écartèrent l'un de l'autre. Troy avait l'air un peu sous le choc.

« Va-t'en, lui dit-elle.

– Mais Anny, je peux...

– Va-t'en.

– Non. »

4

Talbot regarda Reggie Tipton en souriant, s'efforçant d'oublier sa morosité, de se montrer amical, compréhensif et chaleureux quand bien même il considérait Reggie comme un petit homme insupportable se faisant une trop haute idée de lui-même.

« Pardon, mais je croyais qu'on tournait à Beachy Head ce matin, dit-il posément.

– On y sera, il faut juste que je mette un pick-up en boîte.

– Un pick-up ? Ce n'était pas prévu dans le planning que m'a montré Joe.

– C'est une idée que j'ai eue en dernière minute. Joe est au parfum, maintenant. Juste Anny en très gros plan. Elle est en train de réfléchir, il n'y a aucun dialogue. »

Il joignit le bout de ses pouces et de ses index en rectangle pour former un cadre virtuel devant son visage. Comme si je n'étais pas fichu d'appréhender le concept de « très gros plan », songea Talbot. Qu'est-ce qu'il pouvait être pénible, ce Reggie !

« Un seul très gros plan, c'est tout. Dix minutes max. Faites-moi confiance, Talbot. On bouclera tout le programme prévu dans la journée.

- Soit, c’est vous le réalisateur. Où est Anny, au fait ?
- Maquillage et coiffure. Elle était en retard, malheureusement.
- On sait pourquoi ? demanda Talbot en gardant un petit sourire accroché.
- Non. Enfin, pas moi en tout cas. Elle a été informée de l’horaire du pick-up, la voiture l’attendait. On a fait appeler sa chambre, elle n’a pas répondu. On a attendu. Elle est descendue une heure plus tard.
- Je vois. Elle va bien ?
- Comment Anny Viklund pourrait-elle aller bien, vu son passé ? Elle se comporte correctement, nous avons de la chance. C’est le mieux qu’on puisse espérer.
- C’est vous qui l’avez castée.
- Dites donc, Talbot, vous poussez le bouchon ! Vous m’avez mis une pression terrible pour que je la prenne, Yorgos et vous.
- Faux. Yorgos la voulait, pour une raison qui m’échappe. Moi je voulais Suzy Kendall. Ou Judy Geeson.
- Suzy Kendall aurait fait l’affaire. Elle aurait même été super, ajouta Reggie en fronçant les sourcils comme s’il imaginait son film dans un univers parallèle.
- Ou sinon, cette chanteuse, là... Son nom m’échappe.
- Lulu ?
- Non. Sandra Shaw.
- Sandie Shaw... Elle sait jouer la comédie ?
- Ce n’est pas si compliqué, Reggie. En tout cas pas dans ce film. Elle aurait été parfaite, Sandie Shaw. Avec Troy Blaze comme partenaire. Et foutrement moins chère qu’Anny Viklund.
- Ce n’est pas si facile que ça, de jouer la comédie, objecta Reggie, un peu agacé, avant d’ajouter en baissant le ton et en

éloignant Talbot de l'équipe technique : Vous me rendriez un grand service ? Vous pourriez éviter de m'appeler "Reggie" sur le plateau ? Si vous devez me parler, appelez-moi Rodrigo, je vous prie. C'est important pour moi. J'ai changé le nom sur mon permis de conduire, mon passeport, tout. C'est ainsi que je veux être connu. Enfin, dans le métier. J'y tiens beaucoup.

– J'essaierai de m'en souvenir. Désolé, mais je dois dire que ça fait très bizarre, pour moi qui vous connais depuis des années sous le nom de "Reggie".

– Au générique, je suis Rodrigo Tipton. C'est un tout nouveau départ pour moi. Tout pourrait changer.

– D'accord, *Rodrigo*, d'accord.

– Merci, soupira Reggie/Rodrigo. Enfin bref, c'est quand même assez incroyable d'avoir Anny Viklund dans un petit film anglais. Vous avez vu les chiffres pour *La Montagne jaune* ? Des dizaines de millions. Et elle est sublimement belle. Et Troy a l'air de bien s'entendre avec elle. Ça fait beaucoup de points positifs. Ça paiera au box-office, l'assura-t-il en frottant le bout des doigts d'une main les uns contre les autres pour mimer l'argent.

– Y a intérêt, lâcha Talbot en cessant de sourire.

– Bonjour, ma chérie ! Qu'est-ce qui t'amène ? » lança Reggie.

Talbot se retourna pour voir arriver Elfrida, l'épouse de Reggie. Il la trouvait étrange. Grande, mince, elle semblait vouloir se cacher derrière sa tignasse brune qui formait une sorte de casque capillaire : une frange lui descendait jusqu'aux sourcils et deux rideaux de cheveux brossés vers l'avant dissimulaient ses oreilles et ses joues jusqu'au menton. Elle s'affublait souvent de grosses lunettes à monture noire qui faisaient paraître cette barrière encore plus impénétrable alors

même qu'elle portait toujours un rouge à lèvres carmin très voyant, paradoxalement. Une femme intelligente, à n'en pas douter, mais très bizarre. Il se demandait comment Reggie et elle en étaient arrivés à se marier. Lui avait lu et apprécié un de ses romans, des années plus tôt, mais ne se souvenait plus du titre.

« Elfrida, quel plaisir de vous voir ! fit-il en lui serrant la main.

– Bonjour, bonjour, Talbot, répondit-elle avec un sourire furtif d'une voix rauque de fumeuse, elle qu'il n'avait jamais vue avec une cigarette. Reggie, je n'ai plus de sous. Et le chéquier est vide.

– Excusez-nous un instant, Talbot », coupa Reggie.

Talbot les regarda s'éloigner en se parlant à voix basse. Elfrida était aussi grande que Reggie, sinon plus. Ah, les couples, comme ils sont curieux ! Il chassa cette idée de sa tête après avoir soudain pensé à celui qu'il formait avec Naomi. Pas plus curieux que Reggie Tipton et Elfrida Wing, en fait.

Il se mit en quête de Joe pour lui demander comment ils allaient pouvoir se rendre à Beachy Head. Alors qu'il le cherchait partout entre les fourgonnettes, caravanes et camions, il se rendit compte que presque tous les transistors sur le plateau étaient branchés sur la même station de radio qui passait la même chanson absurde. Entre deux zones acoustiques, il perdait la chanson, pour la retrouver dès qu'il arrivait près d'un groupe d'hommes désœuvrés qui buvaient un café en fumant. Une histoire de gâteau dans un parc et de glaçage vert qui coule. Oh pitié ! Combien de temps durait-elle, cette chanson ? Il entendait constamment le même refrain. Un parc qui appartenait à un certain M. MacArthur, où un gâteau avait été oublié sous la pluie, et un problème de recette qui avait disparu. Au secours ! Il n'appréciait guère la musique « pop » moderne,

mais cette chanson semblait particulièrement absconse, à en juger par les bribes de paroles qu'il captait.

Ah, Joe était là.

« Joe, sauvez-moi de ce délire ! supplia-t-il. Emmenez-moi à Beachy Head. »

Elfrida commanda un autre gin-tonic au bar de l'arrière-salle du Repulse, son pub préféré à Brighton, à deux rues de l'Esplanade. Plutôt exigü malgré une autre salle à l'avant, mal mis en valeur par un camaïeu de couleurs neutres et ternes, marron, vert, gris foncé, il pâtissait d'une décoration sans cohérence thématique. Rien pour accrocher l'œil, aucune musique de fond, aucune machine à sous, aucun jeu. Il tirait son nom d'un vaisseau de premier rang du début du XIX^e siècle ayant sombré corps et biens lors de quelque bataille navale dans la mer de Java ou ailleurs – loin de l'Angleterre en tout cas. Et ce navire était célébré à jamais ici dans un modeste pub de Brighton, grâce à une souscription lancée par les veuves de l'équipage. Un parchemin encadré dans le petit couloir qui reliait les deux salles rappelait cette histoire. Une belle idée, songea Elfrida. Une jolie façon de commémorer les marins disparus. Un lieu pour noyer son chagrin... Elle aimerait bien qu'un pub honore ainsi sa mémoire. C'était mieux qu'un alignement de livres sur une étagère. Un petit pub quelque part avec pour enseigne « The Elfrida Wing ». Elle apporta son verre jusqu'à sa table en coin, développant son idée, imaginant les locaux,

son portrait stylisé sur l'enseigne, des fleurs colorées dans des jardinières, des bancs à l'extérieur, un petit patio à l'arrière...

La salle était tranquille. Le pub allait bientôt fermer pour le reste de l'après-midi, et seuls trois autres clients s'y trouvaient encore. Elle but une gorgée de son gin-tonic et fouilla dans son sac (à présent lesté d'une nouvelle bouteille de vodka) pour y trouver son carnet. Elle l'ouvrit devant elle puis chercha son stylo à plume. Elle n'avait aucune intention d'écrire quoi que ce soit, elle voulait simplement avoir l'air occupée, en pleine réflexion, et pas seulement là pour boire. Elle dessina quelques spirales sur une page vierge, puis des carrés qu'elle hachura en noir.

Du coin de l'œil, elle repéra qu'un homme la regardait. Un quadragénaire comme elle, en costume cravate, qui lisait un livre. Il ne cessait de lui jeter des petits coups d'œil. Elle repoussa ses cheveux vers l'avant et mit ses lunettes. Il m'a reconnue ? se demanda-t-elle. Quelle horreur ! Peut-être avait-il lu l'un de ses romans et se disait-il : « Tiens, ce ne serait pas Elfrida Wing, là-bas ? » Puis elle le vit terminer son demi, se lever et traverser la salle dans sa direction. Elle se concentra sur son carnet.

« Excusez-moi de vous déranger, mais ne seriez-vous pas Elfrida Wing ?

– Non, répondit-elle en levant les yeux. Je m'appelle Jennifer Tipton.

– Ah, désolé. C'est juste que vous lui ressemblez. Enfin, à sa photo.

– Qui est cette Elspeth Wing ?

– Elfrida. Une romancière formidable. J'ai lu tous ses livres.

– Je suis sage-femme, désolée. C'est mon jour de congé », ajouta-t-elle en désignant son verre de gin.

Il lui sourit d'un air dubitatif, comme si elle ne l'avait pas convaincu.

« J'aimerais bien pouvoir écrire un roman, reprit Elfrida, ce qui était la stricte vérité.

– Bon, eh bien, désolé de vous avoir dérangée. Profitez bien de votre journée. »

Et il sortit du pub, non sans lui avoir jeté un regard en arrière au moment de passer la porte.

Cette rencontre la perturba. L'idée que même après dix ans de silence, après dix ans de blocage total, des lecteurs fidèles et dévoués puissent encore la reconnaître était terrifiante. Elle avait souvent été photographiée et interviewée, surtout après le succès rencontré par son dernier roman, et ensuite le film, et ensuite le mariage avec Reggie à la mairie d'Islington, où il avait convié de très nombreux paparazzi. À l'amusement général, il était vêtu de blanc et elle de noir. Quelque chose dans son visage, dans son image « publique » de jeune romancière au sommet de sa gloire, semblait frapper les gens. Selon elle, les écrivains auraient dû être les célébrités mineures les moins reconnues, les plus invisibles, par rapport aux chefs d'orchestre, artistes, danseurs, athlètes et autres sportifs, magiciens, présentateurs météo ou animateurs de jeux télévisés. Et c'était en partie vrai, sauf que certains romanciers semblaient rester gravés dans la mémoire du public. Était-ce dû à sa coiffure, à sa frange ? Devrait-elle en changer ? Elle finit son gin-tonic et retourna au bar en commander un autre.

Assise dans ce pub sinistre à boire en attendant l'annonce de la « dernière commande » autorisée, elle repensa à cet homme et à ce qu'il lui avait dit. « Une romancière formidable. » Il avait dû lire son premier roman, *La Journée de Mrs Bristow*, qu'elle en était venue à détester. En cent soixante petites pages, il décrivait dans les moindres détails la journée d'une femme

d'âge mûr ordinaire, la Mrs Bristow éponyme, mariée et mère de trois grands garçons, qui suit son train-train quotidien et finit par mourir. Elle va faire les courses, elle se chahute avec sa voisine dont le chien aboie en permanence, elle va chez le dentiste, où elle lit des magazines dans la salle d'attente et pense à ses fils, se demande où ils sont, ce qu'ils font. Une fois remplacé un vieux plombage dans une molaire, elle repart et s'arrête en chemin pour acheter un journal du soir. De retour chez elle, elle prépare le repas pour son mari qui va rentrer sous peu du travail, puis jette un œil sur les gros titres pour s'informer des nouvelles en Angleterre et à l'étranger. Elle entend un bruit et va voir ce qui se passe. Elle découvre un jeune cambrioleur qui s'est introduit par la fenêtre de l'arrière-cuisine. Pris de panique, il l'attaque et la tue.

Le problème consécutif à la sortie du livre n'avait pas tant été son succès surprise (ventes exceptionnelles pour un premier roman d'une écrivaine de seulement vingt-cinq ans, fraîche émoulue du Girton College de Cambridge) que la recension enthousiaste d'un célèbre critique littéraire qui l'avait surnommée « la nouvelle Virginia Woolf », considérant *La Journée de Mrs Bristow* comme une subtile relecture moderne de *Mrs Dalloway*. Elle n'y avait pas prêté attention au départ, elle n'avait même pas lu *Mrs Dalloway* d'ailleurs, mais quand ce surnom lui avait été redonné au moment de la publication de son deuxième roman, *Excès* (« Elfrida Wing, considérée par beaucoup comme la nouvelle Virginia Woolf, réussit un nouveau coup de maître avec *Excès* »), elle avait commencé à s'en irriter. D'autres critiques reprenaient l'étiquette sans faire attention, de façon irresponsable d'après elle. À croire que le fantôme de Virginia Woolf était venu hanter sa vie. Il suffisait que le nom d'Elfrida Wing soit mentionné pour que quelqu'un s'exclame : « Ah oui, la nouvelle Virginia Woolf ! »

À la publication de son troisième roman, *Le Spectacle permanent*, elle avait compris que son nom serait associé à celui de Virginia Woolf pour le restant de sa carrière. « Elfrida Wing, encensée à juste titre en tant que digne héritière de Virginia Woolf, éblouit encore avec *Le Spectacle permanent*. »

Le comble, c'était qu'elle n'aimait pas particulièrement l'œuvre de Virginia Woolf. Entre-temps, elle avait lu *Mrs Dalloway*, qu'elle avait trouvé assez décevant, et jugeait ses autres romans surfaits et ampoulés. Elle ne voyait aucune similarité entre son style, son inspiration et son approche intellectuelle de romancière et ceux de Virginia Woolf. Mais tous les critiques de ses livres, si. Tout comme son armée croissante de fidèles lecteurs, puisque les éditeurs reproduisaient la comparaison (en gros caractères) sur les éditions de poche. Elle s'était mise à abhorrer la vue même de ses propres romans. C'était sans doute pour cela qu'elle avait arrêté d'écrire. Tout était la faute de Virginia Woolf.

Elle but une gorgée de gin-tonic et ferma les yeux pour mieux en savourer l'effet rassérénant, magique. Qui aurait pu croire que les baies de ce modeste buisson qu'était le genévrier pouvaient se sublimer en cet élixir ? Elle sentit la tête lui tourner plaisamment, griffonna un nouveau carré dans son carnet et le hachura.

Tout en dessinant une série de flèches, certaines épaisses, d'autres fines, elle se dit qu'il ne s'agissait peut-être là que d'une mauvaise excuse pour justifier un manque total d'inspiration. Avait-elle tout bêtement épuisé son élan de romancière après trois livres à succès ? Peut-être. Peut-être que cela n'avait absolument rien à voir avec le fait d'être considérée comme la nouvelle Virginia Woolf...

Après la publication du *Spectacle permanent* (traduction en seize langues, droits poche vendus pour une jolie somme

à cinq chiffres), elle avait rencontré Reggie Tipton, jeune réalisateur très prometteur qui souhaitait en faire l'adaptation. Les droits cinéma avaient été acquis pour une somme à cinq chiffres encore plus coquette et, pendant un moment, Elfrida avait joui de cette toute nouvelle opulence. Elle avait acheté une petite maison à Vale of Health, au nord de Hampstead, et, bien sûr, entamé une liaison avec Reggie. Sous le titre abrégé de *Spectacle !*, le film avait pour vedettes Melanie Todd et Sebastian Brandt, mais leur aura de stars n'avait pas suffi à en faire un succès. En revanche, il avait relancé les ventes du livre, et Elfrida s'était encore plus enrichie. Puis Reggie avait quitté sa femme (et ses enfants) et ils s'étaient mariés. Ensuite était survenue sa fausse couche. Et tout avait dégénéré à partir de là. Cela avait été le point de bascule.

Elle repensait à cette époque avec réticence, par peur de faire remonter les souvenirs. Quand elle l'avait rencontré, Reggie était marié à une femme prétentieuse et dénuée d'humour prénommée Marion (« la plus grosse bourde de ma vie », avait-il confié à Elfrida au début de leur liaison). Reggie et Marion Tipton avaient deux filles de huit et six ans, Butterfly et Evergreen. Quand Reggie avait officiellement quitté Marion, emménagé chez Elfrida et lancé la procédure de divorce, elle avait remarqué qu'il avait progressivement espacé ses visites à ses filles. À seize ans, Butterfly avait écrit à son père pour lui dire qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. L'air peu affecté, Reggie avait montré la lettre à Elfrida, qui avait été plus choquée que lui par le ton glacial, sans appel. Il avait continué à voir Evergreen à l'occasion jusqu'à ce qu'elle aussi, influencée par la rancœur tenace de Marion, finisse par rompre tout lien avec lui. Reggie, en sécurité dans le donjon de son ego, l'avait pris étonnamment bien.

Pour sa part, Elfrida se sentait coupable. L'idée qu'elle ait pu être en bonne partie responsable de cette suppuration de tristesse dans la famille Tipton lui répugnait, mais l'énergie enivrante de leur liaison avait balayé toutes les autres émotions. Et lorsque, peu après leur mariage, elle était elle-même tombée enceinte, elle avait espéré que ce nouvel enfant consolera Reggie de la perte des deux autres, jusqu'à ce qu'elle subisse une fausse couche au troisième mois. Son hospitalisation puis sa mini-dépression nerveuse pendant un an avaient marqué un tournant pour leur couple, estimait-elle aujourd'hui. Elle avait peu à peu compris que Reggie était plutôt soulagé de ne pas être à nouveau père. La fausse couche avait entraîné un faux mariage, comme elle le disait elle-même. Ils avaient essayé sans succès d'avoir un autre enfant, et Reggie avait fini par perdre tout intérêt pour ce projet, si bien que le rêve de devenir mère s'était éteint en elle. Plus rien n'avait jamais été comme avant. Reggie avait commencé à la tromper et elle avait arrêté d'écrire.

« Dernières commandes ! » annonça la barmaid.

Elfrida termina son verre et alla au bar en commander un dernier, avec un sachet de cacahuètes. Ça lui ferait office de déjeuner.

6

Anny et Troy étaient à bord de la Mini couleur banane sur la falaise de Beachy Head, dans la stupeur du chaud soleil, face à la Manche resplendissante qui scintillait d'argent. Haut dans le ciel, une traînée blanche parfaitement rectiligne fendait l'azur.

« Personne ne se doute de rien, déclara Troy. Tu es géniale. Tu es si calme. Je cherche le bon mot... Imparable.

– Imparable ou impassible ?

– Les deux, en fait. Tu as l'air tellement cool avec tes lunettes de soleil. Personne ne pourrait deviner que tu es follement amoureuse de moi.

– Ha ha. »

La main posée sur la jambe d'Anny, il passait les doigts sous sa jupe courte et elle sentait la chaleur de sa paume sur l'intérieur de sa cuisse à travers ses collants ivoire.

Face à eux, toute l'équipe technique entourait une grosse caméra montée sur grue. La journée avait beau être ensoleillée, de puissantes lampes à arc braquaient sur eux leur faisceau brûlant. Le premier assistant réalisateur leur cria dessus avec un porte-voix.

« Moteur demandé ! Et... action ! »

Anny et Troy sortirent du véhicule, se donnèrent la main et coururent vers la caméra. Dès qu'ils se furent séparés en passant chacun d'un côté, ils s'arrêtèrent de courir. Dans le plan suivant, filmées de dos, leurs doublures sauteraient de la falaise main dans la main et chuteraient dans un filet accroché deux mètres plus bas. Ce serait l'avant-dernière scène du film.

Quant à la dernière, Anny ignorait comment ils allaient la tourner. Selon le scénario, au lieu de mourir de leur chute, les deux amants s'envolaient miraculeusement vers les cieux pour disparaître à l'horizon – comme ces fusées lancées depuis cap Kennedy, songea-t-elle, et qui échappent à notre vue pour toujours.

Rodrigo Tipton quitta la caméra pour se diriger vers elle.

« Super, Anny ! On peut la refaire une dernière fois mais sans les lunettes, s'il te plaît ?

– Je ne veux pas la refaire sans lunettes, rétorqua-t-elle du tac au tac.

– On ne l'utilisera sans doute pas, mais ce serait une option intéressante. Juste pour qu'on l'ait dans la boîte, tu vois », insista-t-il en souriant.

Anny envisagea de refuser (en temps normal, elle aurait refusé), mais la présence de Troy à ses côtés eut l'étrange effet de la rendre conciliante.

« D'accord. »

Quand elle eut refait deux fois sans les lunettes la course jusqu'au bord de la falaise, Rodrigo se dit enchanté et annonça qu'ils allaient maintenant filmer la scène avec les cascadeurs. Leur journée à eux était terminée. Anny souffla à Troy qu'il ferait mieux de s'en aller ; elle s'attarderait un peu pour qu'on ne les voie pas partir ensemble.

« OK, mais je passerai dans ta chambre ce soir, dit-il. À minuit.

- Non.
- Mais si, personne ne me verra.
- Je ne serai peut-être pas là à minuit.
- Oh, tu seras là, ma belle », l’assura-t-il avant de rejoindre sa voiture avec chauffeur.

Anny demanda à son assistante Shirley d’aller lui chercher une tasse de thé et se posta derrière la caméra, où Rodrigo regardait les doublures d’Anny Viklund et de Troy Blaze se jeter du haut de Beachy Head. Ah, mourir comme ça ! songea-t-elle en se rappelant la question macabre qu’elle se posait chaque matin à l’aube. Et peut-être aujourd’hui était-ce arrivé, d’une certaine façon : elle était bel et bien « morte ». Étrangement libérée à cette idée, elle se mit à penser à Troy et à sa visite à minuit. Il était vraiment sûr de lui, mais d’une façon craquante, qui...

« Comment ça va, Anny ? »

Elle se retourna et vit un grand chauve s’approcher d’elle. Le producteur, se rappela-t-elle. Tony ? Terence ? Sans se risquer sur un prénom puisqu’elle ne l’avait rencontré qu’une ou deux fois, elle se contenta de lui répondre que tout allait bien, merci, tout le monde était si gentil avec elle.

« Excellent, tant mieux, j’en suis ravi », déclara Tony ou Terence.

Il avait un de ces accents britanniques classiques, lapidaire et formel. Comment arrivent-ils à parler comme ça en remuant à peine les lèvres ? On ne sait jamais vraiment ce qu’ils pensent ou ressentent, tout sonne pareil. Il aurait tout aussi bien pu lui dire : « Atroce, quelle horreur, je suis choqué. »

Il s’approcha un peu plus et baissa la voix.

« Nous avons reçu un coup de fil étrange au bureau, ce matin. C’était la police. Ils voulaient savoir si un certain Cornell Weekes avait essayé de vous contacter. »

Anny sentit aussitôt la sueur perler sous ses aisselles et dans ses paumes. Rien que d'entendre ce nom produisait cet effet sur elle. Cornell : son amant diabolique, son ancien gourou, son fléau.

« Non.

– Cornell Weekes est votre mari, n'est-ce pas ?

– Mon ex-mari.

– Ah, d'accord.

– Il est en prison.

– Plus maintenant, apparemment.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne suis pas au fait de tous les détails, avoua-t-il avec son accent chic en jetant un regard circulaire pour être sûr que personne ne pouvait les entendre. Il semblerait qu'il se soit échappé pendant une audience pour sa demande de libération conditionnelle. On le suspecte d'avoir fui au Canada. À Montréal.

– Mais pourquoi ont-ils cru qu'il pouvait être en Angleterre ? demanda Anny, rassurée par cette information. Il était en prison en Californie.

– Apparemment, ils ont retrouvé un plan de Londres dans la chambre d'hôtel qu'il occupait à Montréal et ils en sont arrivés à cette conclusion, expliqua le grand chauve avec un sourire bienveillant avant de hausser les épaules. Pourquoi votre ex-mari était-il en prison, si je puis me permettre ?

– Il a essayé de faire sauter un bâtiment fédéral.

– Je vois. Je pense qu'ils faisaient juste une enquête de routine, vous savez.

– Cornell est un barjot complet, mais il ne se risquerait pas à venir ici. Il n'a jamais mis les pieds en Angleterre.

– Voilà qui est rassurant, dit-il avant de désigner d'un geste l'équipe technique : Tout se passe tellement bien, ici. »

Il se retourna pour la dévisager d'un regard perçant. Il devait avoir soixante ou soixante-dix ans. Comme mon grand-père, songea-t-elle. Toujours bel homme, mince et délié, même s'il était vieux et chauve.

« Au fait, je m'appelle Talbot. Talbot Kydd. »

À la fin de la journée, Talbot retrouva Joe dans son bureau.
« Quel est le programme, demain ?

– Nous avons Sylvia Slaye et Ferdie Meares qui viennent pour un essai.

– Oh putain ! Les deux le même jour ? Est-ce bien raisonnable ?

– Oui, patron. Vite fait bien fait. D'une pierre deux coups, c'est ça l'idée. Ils ont déjà envoyé leur liste de "demandes". »

Talbot redressa instinctivement les épaules, comme pour parer un coup, en songeant : des vieux de la vieille, d'anciennes vedettes sur le déclin, des gens compliqués, le cauchemar absolu. Il alluma une cigarette.

« Dites-moi, Joe, avons-nous la moindre idée de la façon dont la dernière scène va être filmée ?

– Ah, euh, alors, on a envisagé... l'animation. Un genre d'animation. Par endroits. Sous une forme ou une autre », balbutia Joe en se tortillant presque sur son siège.

Il était bien, ce jeune, songeait Talbot. Il faudrait qu'il se débrouille pour le garder, après.

« On ne peut pas se le permettre, déclara-t-il posément. Et de toute façon, ce serait une vraie faute de goût, surtout à la fin de ce film en particulier, ça ne fonctionnerait pas.

– Il faudra que vous en parliez avec Reggie – pardon, Rodrigo –, patron. Il semble avoir en tête une séquence fantastique en animation.

– Mais ce n'est pas dans le script. Et ce n'est pas budgété.

– Le script est en cours de réécriture.

– Pardon ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

– Désolé. J'ai entendu dire que Rodrigo faisait intervenir Janet Headstone, donc j'ai pensé que...

– Première nouvelle.

– Apparemment, Yorgos a donné son feu vert. »

Talbot sentit la colère sourdre en lui. Yorgos était son associé. Mais à quoi jouaient-ils, ces deux-là ? Il expira lentement. À chaque jour suffit sa peine. Reste calme, se dit-il. Il y a toujours une explication toute simple.

Il alla chercher sa bouteille de whisky dans le placard et s'en versa un fond pour s'aider à atteindre ce nouvel état mental d'indifférence sereine, de détachement zen vis-à-vis des irritantes tracasseries qui émaillent le quotidien d'un producteur de cinéma.

Les Japonais ont tout compris, songea-t-il en se rappelant qu'il existe deux mots en japonais pour décrire le moi. Enfin, dans son souvenir. Qui donc lui avait raconté cela ? Bref, apparemment il y avait un terme pour désigner le moi de la sphère privée et un autre, complètement différent, pour le moi qui existe dans le monde. Pourquoi l'anglais ne faisait-il pas ce distinguo plein de sagesse ? Il abandonna son moi public et, en sirotant son whisky, renoua avec son moi privé, heureux de se concentrer sur les projets qu'il avait faits pour son week-end. Les soucis de *L'Échelle pour la Lune* s'effaceraient de ses pensées. Son moi privé prendrait le dessus pendant un jour ou deux.

Blottie au creux des bras de Troy, dont la respiration légère et régulière envoyait un souffle chaud sur son épaule droite, Anny se demanda s'il dormait. Elle avait un début de mal de tête et se sentait parfaitement réveillée alors qu'il devait être plus de deux heures du matin. Elle n'aurait pas dû boire le vin rouge qu'il avait apporté. Quand elle mélangeait de l'alcool avec ses médicaments, elle faisait toujours une insomnie – alors même que ces cachets étaient censés l'aider à dormir.

La nouvelle de l'évasion de Cornell l'avait secouée. Elle se sentait nerveuse, soudain vulnérable, inquiète. Comment s'était-il échappé ? Et pourquoi la police britannique avait-elle appelé la production ? Cornell n'était jamais venu en Angleterre de sa vie pour autant qu'elle le sache, alors pourquoi aurait-il choisi aujourd'hui cette destination ? Parce qu'il savait qu'elle s'y trouvait, sans doute. Le tournage avait été annoncé, elle avait été photographiée à son arrivée à l'aéroport de Heathrow. Cornell l'aurait appris, puisqu'il suivait sa carrière, même s'il disait toujours que le cinéma ne l'intéressait pas. Elle visualisa sans peine son beau visage fin, les rides sillonnant son front entre ses deux yeux. Quand il prononçait

SOLO

Une nouvelle aventure de James Bond

roman, 2014

et « Points », n° P4055

Les Vies multiples d'Amory Clay

roman, 2015

et « Points », n° P4440

Tous ces chemins que nous n'avons pas pris

nouvelles, 2017

et « Points », n° P4880

L'amour est aveugle

roman, 2019

et « Points », n° P5201